

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

La largeur d'un poète / Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 295-298

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LA LARGEUR D'UN POÈTE

Nous assistons, en littérature, et depuis plus de vingt ans déjà, à un spectacle si extraordinaire que les malheureux, appelés à avoir du talent, n'y croiront pas. Cependant nous y sommes assez habitués, nous autres, pour avoir perdu la faculté d'en être surpris.

C'est le spectacle de professionnels de lettres, si prodigieusement déçus, si invraisemblablement tombés dans toutes les décadences de l'esprit, sans parler de celles du cœur, qu'ils en sont au point de préférer et d'avantager de leurs louanges les plus flatteuses ceux des poètes qu'ils devraient cacher d'opaques ombres, dans de compliqués souterrains dont la clef serait jetée au plus profond de l'Océan Pacifique.

Nous avons vu cela pour Verlaine que M. Barrès traita *d'illustre* et que Catulle Mondès, poussant la surenchère, décora du nom glorieux *d'immortel*.

Et ces hyperboles ridicules viennent d'être renouvelées sur la tombe de José-Maria de Heredia que l'Académie avait reçu comme poète et que ses amis-réclamistes ont sacré de génie parce qu'il est mort, ce qui arrive à tout le monde.

Heredia était né dans les montagnes de la sierra Maestra qui avoisinent Santiago de Cuba, et l'on se plaît à dire qu'il eut pour ancêtre ce don Pedro de Her qui, en 1532,

fonda Carthagène des Indes et fut l'un des premiers conquérants de l'Amérique.

Mais, de tout cela, il ne s'ensuit pas qu'on doive sacrer le descendant poète illustre et glorieux.

Et depuis le plaignif Gilbert, qui n'apparut qu'un instant au « banquet de la vie », on demande à un homme, pour le saluer prince, autre chose que d'avoir un conquérant dans sa généalogie.

Or, toute l'œuvre de Heredia, toute sa philosophie et toute sa religion, ce sont les *Trophées*, un tout petit volume de sonnets qu'il publia, il y a douze ans, et qui n'est qu'un Leconte de Lisle de quinzième ordre.

Qu'est-ce qu'un poète ?

Un poète, c'est un homme qui fait des vers, c'est-à-dire un homme qui parle une langue que ne parle pas tout le monde, mais que cependant tout le monde comprend.

Ce ne fut pas le cas de Heredia, décadent, symboliste, parnassien, tout ce que l'on voudra, qui ne trouva jamais un mot pour chanter les gloires du vrai Dieu, mais qui consacra les sonnets de sa pauvre plume à saluer le paganisme. C'est Pan, le dieu qui danse, c'est Hercule, le dieu de la force, c'est Psyché, qui n'abandonne pas sans chagrin ses temples et qui songe devant leurs ruines amoncelées.

Les poèmes de Heredia, c'est tout le Panthéisme.

Pour l'homme qui pense et qui sait, l'histoire de la poésie française a autre chose à offrir, même en ce vingtième siècle un peu dépourvu.

Et François Coppée, adorant le Saint-Sacrement, faisant sa prière dans des vers si beaux que l'incroyante jeunesse contemporaine est forcée de les admirer avec passion et d'en devenir l'écolière, c'est tout de même un peu plus fort que d'implanter le nirwana de Leconte de Lisle.

La littérature française, aujourd'hui comme hier, ne prise, n'admire que le langage précis, clair, lumineux, que

façonna Corneille et qui demeurera le langage de nos maîtres en prose et en vers.

Et elle lève les épaules quand elle voit de pauvres miralions de lettres s'abrutir à rechercher une renommée qui ne dépasse point la largeur d'un trottoir de Paris, en enfilant des mots qui n'ont aucun sens et en composant des poèmes qui sont au-dessous des rébus d'almanach, car les rébus se devinent parfois, et les poèmes des symbolistes et décadents ne se déchiffrent jamais.

Heredia, s'il ne se fut pas entêté dans des formules absurdes qui n'ont d'original que leur cocasserie, aurait pu faire un poète des plus moyens.

Cela ne lui a point suffi, pas plus que le vrai Dieu.

Et il a préféré, avec les dieux du paganisme, être un maître dans le genre obscur et indéchiffrable.

C'est certainement plus commode.

Si vous en voulez un exemple entre mille, savourez ce sonnet qu'on donne comme un des meilleurs de José-Maria de Heredia ;

Un des consuls est mort, l'autre fuit vers Linterne
Ou Vénuse. L'Aufide a reflué, trop plein
De nos cadavres. La foudre au Capitolin
Tombe, le bronze sue et le ciel rouge est terne.

En vain le Grand Pontife a fait un lectis terne
Et consulté deux fois l'oracle sybillin ;
D'un long sanglot, l'aïeul, la veuve et l'orphelin
Emplissent Rome en deuil que la terreur consterne

Et chaque soir, la foule allait aux aqueducs ;
Plèbe, esclaves, enfants, vieillards caducs
Et tout ce que vomit Subure et l'ergastule ;

Tout anxieux de voir surgir au dos vermeil
Des monts sabins où luit l'œil sanglant du soleil,
Le Chef borgne monté sur l'éléphant Gétule.

Si vous appelez cela du génie, vous avez de l'aplomb.
C'est peut-être, à côté du parnassien, un genre nouveau

mais c'est un drôle de genre qui permet de faire des rimes sans trop le savoir et sans aucun sens.

Ce genre-là défie le contrôle de la foule, de cette foule que les sacrificateurs de la poésie nouvelle méprisent, parce qu'elle ne bat des mains qu'aux vrais poètes, qu'à ceux qu'elle comprend, qui ont pleuré, ri et chanté avec elle : Racine, Corneille, Boileau, Chénier, Lamartine, Hugo, hélas ! et Musset, deux fois hélas !

Les voilà, les glorieux, les illustres, les immortels, les maîtres !, n'en déplaît aux admirateurs de Verlaine, de Mallarmé, de Heredia, simples équilibristes en matière d'adjectifs et incapables d'avoir une idée et une rime qui fasse vibrer l'âme ou étonne l'esprit.

Et la Tour d'ivoire sanglote de pitié en présence de tous les Cieux.

CH. SAINT-MAURICE.